

L'EAU, MIROIR DES LUMIERES, METAPHORES AQUATIQUES ET QUETE DE FLUIDITE DANS LES RECITS DU XVIIIIE SIECLE

Abdou NDIAYE

Lettres Modernes, Université
Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal
blazndiaye@yahoo.fr

Résumé :

Cet article propose une analyse de la métaphore aquatique dans quatre œuvres majeures du XVIII^e siècle -*Les Réveries du promeneur solitaire*, *Confessions de Rousseau*, *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot et *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre. L'eau y est étudiée comme un miroir révélateur des conceptions philosophiques des Lumières. Elle incarne tour à tour la liberté, l'harmonie avec la nature, l'instabilité du monde, la fragilité du destin et les fluctuations de l'âme humaine ; tantôt source d'élévation, tantôt symbole de chaos, l'eau devient une clé de lecture des tensions entre raison, sensibilité et introspection. L'article s'appuie sur les travaux de Starobinski et Hobson et croise les perspectives de l'écopoétique et de la narratologie pour explorer cette poétique fluide et polysémique.

Mots clés : eau, liberté, instabilité, introspection, nature

Abstract :

This article analyses the aquatic metaphor in four major 18th-century works -Rousseau's *Reveries of the Solitary Walker*, *the Confessions*, *Supplément au voyage de Bougainville*, and *Confessions*, Bernardin de Saint-Pierre's *Paul and Virginie*. Water is examined as a revealing symbol of Enlightenment thought, embodying liberty, harmony with nature, instability, fate, and inner emotion. At times uplifting and at others chaotic, water emerges as a central image reflecting philosophical tensions between reason, sensitivity, and self-exploration. Drawing on the works of Starobinski, Hobson, and combining ecopoetic and narratological perspectives, the article unveils a rich and multifaceted poetics of fluidity.

Keywords : water, liberty, instability, introspection, nature

Depuis les mythes les plus anciens jusqu'aux rêveries des écrivains romantiques, l'eau irrigue l'imaginaire littéraire de manière continue, se déployant en tant que source vitale, vecteur de purification, miroir du moi ou encore métaphore fluide du devenir. Si les littératures antiques ont légué des figures puissantes de fleuves sacrés ou de mers redoutables, le XVIII^e siècle, marqué par un bouillonnement intellectuel sans précédent, mobilise l'eau de façon singulièrement dense. Dans cet univers traversé par une volonté de repenser les rapports entre nature, savoir et expérience sensible, les images aquatiques se multiplient, souvent discrètes mais toujours actives, et accompagnent les questionnements propres aux Lumières. C'est à cette présence diffuse et pourtant essentielle que cette étude entend s'attacher.

La critique a certes largement analysé la place de la nature dans la pensée des Lumières. Les travaux de Jean Starobinski sur Rousseau (1971), ceux de Valéry (2014) sur Bernardin de Saint-Pierre, ou encore les analyses de Marian Hobson (1982) sur Diderot ont montré que la nature, loin d'être un simple décor, constitue un lieu d'articulation entre expérience esthétique et interrogation

L'EAU, MIROIR DES LUMIERES, METAPHORES AQUATIQUES...

philosophique. Pourtant, la figure de l'eau, bien qu'omniprésente, demeure souvent abordée à la marge, noyée dans des études plus larges sur le paysage ou la sensibilité. Sa malléabilité formelle, sa capacité à investir aussi bien les récits que les systèmes d'idées, justifient un examen spécifique. C'est dans cette perspective qu'une lecture de quatre œuvres emblématiques du siècle est proposée : *Les Rêveries du promeneur solitaire* et *Les Confessions* de Rousseau, *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot ainsi que *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre. Ces textes offrent une diversité remarquable de situations où l'eau se donne à lire non seulement comme décor ou motif, mais comme opérateur de sens. Il est parti de l'hypothèse que la métaphore aquatique, dans ces récits, soutient une pensée de la fluidité, de la relativité des certitudes et d'une tension permanente entre nature et intériorité.

Pour éclairer les fonctions multiples de l'eau dans ces œuvres, il s'agira de croiser plusieurs approches critiques. Les travaux de Gaston Bachelard dans *L'eau et les rêves* (1942) fourniront un socle essentiel pour penser l'imaginaire aquatique. En complément, l'écopoétique, champ théorique en plein essor, permettra de reconsidérer l'eau comme force active au sein d'une écologie littéraire propre aux Lumières. Enfin, des outils narratologiques permettront d'interroger les effets de structure induits par ce motif fluide. Notre méthode visera à articuler analyse littérale et lecture imaginaire, tout en s'inscrivant dans un dialogue critique rigoureux. Il ne s'agira pas d'inventorier les images de l'eau, mais de comprendre comment elles participent à la mise en forme de questionnements éthiques, philosophiques et esthétiques. L'objectif est ainsi double : restituer la richesse des usages littéraires de l'eau au XVIII^e siècle, et montrer qu'à travers elle se déploie une méditation sur la condition humaine, entre quête de liberté, conscience de la précarité et désir d'unité intérieure.

À cette fin, le parcours s'articulera en trois temps : d'abord, l'eau envisagée comme espace de liberté et de communion avec la nature ; ensuite, sa fonction comme figure du changement et de l'instabilité ; enfin, son rôle de miroir intérieur, révélateur de la conscience et instrument de réflexion sur soi. En suivant ces lignes de force, il est espéré contribuer à une compréhension plus fine des dynamiques profondes à l'œuvre dans l'esthétique et la pensée des Lumières.

I. L'eau comme espace de liberté et de communion avec la nature

L'examen attentif de la littérature du XVIII^e siècle montre que l'eau ne se contente jamais d'occuper la place d'un simple arrière-plan décoratif. Elle circule à travers les textes comme une force diffuse mais déterminante, modelant à la fois le rythme narratif et les tonalités affectives, inséparable des paysages traversés comme des états d'âme qui s'y reflètent. Dans un siècle marqué par l'effervescence intellectuelle, l'intensification des échanges et la redéfinition des rapports entre l'homme et la nature, l'élément aquatique devient la figure mouvante d'un désir de transformation qui engage tout autant la pensée que l'expérience sensible. Cette matière instable, capable de suspendre l'écoulement du temps ordinaire, offre aux individus la possibilité de se soustraire à la pression du réel, de respirer au rythme du vivant, et peut-être d'esquisser une autre manière d'être au monde. C'est cette fonction inaugurale et essentielle qui sera mise en lumière à travers les œuvres de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre.

Chez Rousseau, l'eau ne se réduit pas à un motif paysager ; elle est intimement liée au processus même de la rêverie. Présente à chaque repli vers soi, elle trace le sillage silencieux d'une conscience qui se retire sans fuir, qui se dilue sans se dissoudre. La cinquième Rêverie, cette scène

emblématique sur le lac de Bienne, en cristallise toute la portée. Dans cette barque à la dérive, Rousseau cesse toute volonté de contrôle. Il s'abandonne aux flux de l'onde comme à une respiration plus vaste, qui le relie au monde sans effort. L'immobilité du corps, le balancement lent des eaux, la lumière changeante du ciel composent une temporalité suspendue, étrangère aux urgences ordinaires. Ce moment de désœuvrement choisi devient une forme active d'ouverture à soi et au monde. Starobinski, en scrutant les dimensions morales de cette scène, a su montrer combien l'eau y devient le miroir fragile d'une conscience en quête d'épuration. Le lecteur, associé à cette dérive douce, partage à son tour l'expérience d'un apaisement intérieur où le moi s'allège et trouve sa juste place dans l'ordre naturel.

Cette osmose entre l'eau, la paix intérieure et la nature bienveillante se retrouve, selon des modalités différentes, chez Bernardin de Saint-Pierre. Dans *Paul et Virginie*, les éléments liquides apparaissent partout, mais toujours sous des formes apaisées et accueillantes. Sources claires, ruisseaux chantants, fontaines discrètes, toutes ces figures aquatiques dessinent les contours d'un monde ordonné et serein, dans lequel l'humanité semble réconciliée avec elle-même autant qu'avec l'univers. L'eau, ici, accompagne les gestes les plus simples, irrigue les scènes d'enfance et d'innocence, enveloppe les personnages dans une nature protectrice, presque maternelle. Cette présence constante mais jamais intrusive façonne un imaginaire de l'harmonie, où la relation à l'environnement ne relève pas de la domination, mais d'un accord profond. Loin d'être un simple support de l'action ou un ressort poétique, l'eau participe pleinement à la structuration d'un monde encore habitable, encore habité par la promesse d'un équilibre entre l'homme et le vivant. Le narrateur écrit :

Mais dans la solitude elle [l'âme] dépose ces illusions étrangères qui la troublent ; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases [ses boues] au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. (Saint- Pierre, 1992 :255)

Cette solitude n'est ni vide ni triste, mais réparatrice. L'image de l'eau éclaire doucement cette idée. Il suffit d'un instant pour que l'eau, d'abord trouble et chargée de boue, retrouve sa limpidité. Elle dépose ce qui l'alourdissait, redevient claire. Et dans cette eau apaisée, le ciel, les arbres, la lumière se reflètent. Il ne s'agit pas de fuir les autres, ni de rejeter le monde, mais de faire place au silence, à l'essentiel. L'esprit, reposé, redevient limpide. Dans cet état, l'individu se redécouvre. Il revoit les contours de ce qu'il est, de ce qu'il aime. Il y a dans ce passage une confiance dans la nature et dans l'humain. Le narrateur tend un miroir. Il invite à penser que l'on peut redevenir clair, paisible, lumineux. Il suffit parfois de se taire, de s'arrêter, de respirer.

L'eau et l'âme se ressemblent. Toutes deux savent, si on leur en laisse le temps, déposer la vase, faire de la place à la lumière. Cette harmonie aquatique incarne le rêve d'un monde préservé. À travers ce rapport à l'eau, Bernardin invite le lecteur à renouer avec une innocence première, à imaginer une liberté que seule une nature respectée peut offrir. L'eau, loin d'être un simple motif esthétique, joue un rôle essentiel dans la quête de liberté des écrivains des Lumières. Elle permet l'évasion, elle offre une expérience de communion avec le monde naturel. Elle ouvre l'esprit à de

L'EAU, MIROIR DES LUMIERES, METAPHORES AQUATIQUES...

nouveaux horizons, à une pensée plus fluide. Pourtant, cette image de liberté demeure fragile. Ce que l'eau donne, elle peut aussi le reprendre. Le flux paisible peut devenir torrent, océan déchaîné, force incontrôlable. Dans ce renversement s'annonce une autre facette de l'expérience aquatique, plus sombre, plus ambivalente, qu'il est essentiel d'explorer.

II. L'eau comme figure de l'instabilité, du changement et du destin

En lisant les textes du XVIII^e siècle, lecteur est souvent tenté de ne voir dans l'eau qu'un symbole d'harmonie, une alliée de la liberté et de la communion avec la nature. Et pourtant, il suffit d'observer ses mouvements, d'écouter son chant changeant ou de plonger un instant dans ses profondeurs pour comprendre qu'elle échappe à toute image univoque. L'eau est mouvante par essence, fluide et insaisissable. À travers ses flux et ses reflux, ses surfaces trompeuses et ses abîmes imprévus, elle suggère d'instabilité, de métamorphose, de ce que toute existence recèle de précaire et d'imprévisible. Il est pressenti en lisant les écrivains choisis d'explorer, chacun, à sa manière, fait de l'eau le théâtre de retournements, un miroir où se devinent les caprices du destin.

Dans Paul et Virginie, Bernardin de Saint-Pierre entraîne d'abord le lecteur dans un monde d'apparente harmonie. Il a été montré combien la mer et les rivières rythment la vie simple des personnages, sources de joie, de paix, de communion avec l'île qui les accueille. Mais cette quiétude n'est qu'illusoire. Lorsque Virginie tente de revenir vers ceux qu'elle aime, la mer, que l'on croyait complice, se déchaîne soudain. Le naufrage survient, brutal, inéluctable. Sous la plume de Bernardin, cette mer tourmentée devient une force aveugle, capable en quelques heures de briser des vies, de renverser un ordre que l'on pensait stable. Le tragique ne réside pas seulement dans la perte humaine, il tient aussi à cette révélation brutale de l'impuissance face aux puissances naturelles. Françoise Zanuso, dans son étude Bernardin de Saint-Pierre, la nature et les passions, éclaire avec justesse ce ressort dramatique, c'est-à-dire que le naufrage agit comme une métaphore du destin. Là où tout semblait fluide et ordonné, l'eau révèle une potentialité chaotique. Il est alors compris que derrière la clarté des flots, sommeille toujours la menace du bouleversement.

Chez Diderot, cette ambivalence est pleinement assumée.

« B - Tout navigateur s'expose et consent de s'exposer aux périls de l'air, du feu, de la terre et de l'eau ; mais qu'après avoir erré des mois entiers entre la mer et le ciel, entre la mort et la vie, après avoir été battu des tempêtes, menacé de périr par naufrage, par maladie, par disette d'eau et de pain, un infortuné vienne, son bâtiment fracassé, tomber expirant de fatigue et de misère aux pieds d'un monstre d'airain qui lui refuse ou lui fait attendre impitoyablement les secours les plus urgents, c'est une dureté !... » (Diderot, 1990 :5)

Ce passage du *Supplément au Voyage de Bougainville* immerge le lecteur dans un espace fluide, illimité, où les repères se dissolvent au profit d'une errance existentielle. Diderot délaisse l'imagerie héroïque du marin conquérant pour confronter son lecteur à une figure humaine usée, égarée depuis des mois entre la mer et le ciel, suspendue dans un entre-deux fragile, sans ancrage véritable. L'océan ne se présente plus comme toile de fond grandiose mais comme un territoire d'épreuve, une zone de frottement entre le rêve d'un ailleurs et l'expérience brute du réel, entre une aspiration à l'infini et une confrontation aux forces élémentaires. Dans ce théâtre mouvant, le navigateur affronte non seulement les caprices des éléments mais aussi l'absurdité d'un monde humain incapable d'accueillir son courage. L'indifférence institutionnelle, incarnée par l'expression glaçante

« *monstre d'airain* », déshumanise l'expérience du voyage et substitue à l'élan d'exploration un sentiment d'abandon radical. Le marin, que l'on aurait pu croire auréolé par l'épreuve traversée, se trouve rejeté, méprisé, laissé à l'épuisement, comme si le dépassement de soi n'ouvrait aucune reconnaissance, aucun refuge. À travers cette scène, Diderot ébranle le mythe du navigateur triomphant et fait basculer l'épopée maritime vers une tragédie muette où la nature, plus que l'homme, impose ses lois et ses limites. Ce renversement oblige à repenser les Lumières elles-mêmes, en invitant son lecteur à nuancer l'enthousiasme pour le progrès et la conquête. L'océan, dans toute son ampleur imprévisible, devient l'image paradoxale d'une liberté inaccessible, d'un savoir fragile, d'une aventure intérieure plus que d'une maîtrise extérieure. Ce n'est pas tant l'horizon qui se dessine que l'impossibilité de le dominer. Même armé de science et de technique, le navigateur demeure vulnérable, exposé, incertain de son destin.

La mer, ainsi représentée, échappe aux schémas rationnels. Elle refuse l'ordre, désoriente les certitudes, et rappelle que l'existence humaine, si savante soit-elle, reste soumise à une part d'inconnu que ni la logique ni la volonté ne peuvent réduire. L'eau, dans sa mouvance, devient le symbole d'une vérité plus vaste, insaisissable, qui défie les prétentions à l'universalité. Par ce biais, Diderot ne se contente pas de peindre une scène maritime, il fait vaciller les fondements d'une pensée confiante, en exposant son revers -cette instabilité essentielle, ce vertige discret, que seule une conscience lucide peut accueillir sans se dérober.

Rousseau, quant à lui, inscrit cette instabilité au plus intime de l'expérience humaine. Dans *Les Confessions*, il ne cesse de recourir aux métaphores liquides pour dire ce que les mots peinent parfois à fixer. Par exemple le flux des émotions, la mouvance du cœur, les variations infinies de la sensibilité, les souvenirs. C'est le cas de cet extrait :

« Je ne vais plus marcher que sur la trace de mes souvenirs mais ils sont tels dans cette cruelle époque, et la forte impression m'en est si bien restée, que, perdu dans la mer immense de mes malheurs, je ne puis oublier les détails de mon premier naufrage, quoique ces suites ne m'offrent plus que des souvenirs confus. » (Rousseau, 1959 :514)

Dans cet extrait des *Confessions*, Rousseau déploie une puissante métaphore aquatique pour évoquer l'instabilité de son existence et la fragilité de la mémoire humaine face aux épreuves. La mer, loin d'un simple décor, devient le reflet d'un monde intérieur agité, bouleversé par les vents du malheur. Le naufrage, leitmotiv de l'autobiographie rousseauiste, entraîne dans une tempête existentielle, où souvenirs et douleur se mêlent comme vagues et écume. Ce n'est plus seulement Jean-Jacques qui se perd dans cette mer immense, c'est chacun de nous, confronté aux remous d'une époque cruelle, ballotté par les déceptions, les ruptures, les persécutions.

La mer figure un abîme mouvant, un gouffre liquide où l'identité vacille, sans promesse de retour. L'expression « *mer immense de mes malheurs* » traduit une sensation d'infini insaisissable, d'une force qui engloutit sans ménagement. Elle évoque la perte des repères, l'absence de rivage stable, la dissolution du moi dans un flux effaçant tout. Le naufrage initial, bien que lointain, reste une blessure fondatrice. Pourtant, les réminiscences s'émoussent, emportées par un reflux qui affecte le souvenir même. Cette dérive intérieure révèle une vérité ; le lecteur avance sur une surface instable, entre un passé vécu et une mémoire toujours susceptible de se dérober.

L'EAU, MIROIR DES LUMIERES, METAPHORES AQUATIQUES...

La mer devient le lieu où s'exprime la tension entre la volonté de cohérence et la menace de la fragmentation. Rousseau ne propose pas une image, mais transmet une expérience sensorielle : celle d'un homme jeté dans un univers liquide, changeant, qui lutte pour ne pas se dissoudre. L'être, pour lui, relève du courant, non de la structure. Les souvenirs surgissent, glissent, se dérobent, comme soulevés par une houle invisible. Cette instabilité devient la matière même de la conscience. Il propose ainsi une leçon d'humilité, ressentie : l'être ne peut pas être enfermé dans une forme définitive. L'eau incarne cette mobilité essentielle, cette impossibilité de fixer ce qui nous constitue.

Mattias Aronsson note : « *Nous l'avons vu, la mer peut apporter la destruction même lorsqu'elle affiche un calme trompeur. Mais parfois les vagues se dressent et la mer manifeste sa fureur d'une manière plus évidente. Un premier exemple présentant l'élément aquatique comme une bête qui attaque.* » (Aronsson, 2008, p. 119). Selon lui, la mer ne se contente pas d'exister comme décor. Elle agit, elle menace, elle déguise sa brutalité sous une fausse tranquillité. Ce qu'il souligne, c'est l'ambivalence constitutive de cet élément, qui joue avec la confiance humaine pour mieux la trahir. Ce caractère insaisissable fait de la mer une figure du destin, imprévisible et parfois implacable. L'image des vagues dressées comme une bête donne au phénomène naturel une intensité dramatique ; elle prête à l'eau une subjectivité dangereuse, un instinct destructeur que rien ne permet d'anticiper. Par cette personnification, Aronsson insiste sur la fragilité humaine, sur cette précarité de nos trajectoires que l'eau rend sensible. La mer ne se limite pas à une variation du paysage ; elle devient acteur, présence sourde et archaïque, qui impose sa propre temporalité. Un calme apparent peut précéder un cataclysme. Une traversée paisible peut soudain virer au drame. Une vie entière, dans cette perspective, tient à un fil. Le texte invite ainsi à repenser notre rapport à l'inconnu, à ce qui échappe à l'être humain et peut surgir au détour d'un silence, d'un souffle ou d'un pli dans la surface.

En parcourant ces textes, le lecteur mesure peu à peu que l'eau n'est jamais purement bienveillante. Elle fascine précisément par son ambivalence. Elle rappelle sans relâche la fragilité des équilibres, la précarité de toute harmonie, l'incessante recomposition du monde et du moi. Mais c'est aussi en cela qu'elle se fait complice de la méditation introspective. Dans son miroir instable, elle invite à interroger ce que l'homme croit stable en lui. Elle convie à apprivoiser le changement plutôt qu'à le redouter. C'est à cette plongée plus intime, vers les reflets de l'âme et du soi, qu'il faut maintenant se consacrer.

III. L'eau comme miroir de l'âme et instrument de réflexion sur soi

Une analyse minutieuse l'eau révèle qu'elle se déploie en miroir tranquille sous le ciel d'un lac, qu'elle chemine en rivière vive et sonore, ou qu'elle ondule, immense et impérieuse, au gré des vents marins. L'observateur n'est jamais un simple spectateur. Il sait, au fond de lui, que ce qu'il contemple ne se limite pas à un paysage. Instinctivement, un reflet, un écho, un espace où l'intime dialogue avec le monde est cherché. C'est parce que l'eau est ce lieu mouvant qui répond au regard ; elle accueille les émotions, les espoirs comme les failles, les rêveries comme les peurs. Une invitation y est perçue, celle de se pencher vers sa propre profondeur, tout autant que vers l'inconnu qui dépasse.

En marchant dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, le lecteur suit Rousseau au bord de ses lacs. Il sent que l'onde immobile, sous ses yeux et sous les nôtres, ne reflète pas seulement la lumière, mais les remous d'une conscience en quête de repos. Le miroir liquide semble capter l'apaisement tant

espéré, sans pour autant dissimuler les ombres intérieures qui affleurent. La contemplation n'est pas une fuite hors de soi, mais un passage obligé vers une purification morale. Rousseau y cherche une clarté, un accord retrouvé avec lui-même, mais l'eau lui rappelle aussi que cet équilibre est fragile, toujours menacé par le retour du doute ou du chagrin. Abdou Ndiaye (2020) l'a montré avec acuité. *Il note que ce miroir aquatique constitue, selon Ndiaye (2020), un seuil ouvrant vers un espace de révélation de soi, tout en conservant une part d'opacité. L'eau dévoile, mais elle voile aussi ; elle rassure par sa beauté stable, tout en éveillant le vertige de l'âme face à ce que l'on découvre en elle.* Qui n'a jamais connu cette sensation troublante, ce frisson d'incertitude, en contemplant une eau calme, où l'on croit entrevoir plus que son propre visage ? En ce sens, l'expérience de Rousseau est universelle. Elle dit que l'observateur est, à un moment ou à un autre, ce promeneur solitaire penché sur l'onde.

Mais lorsque les pages de Diderot sont tournées, l'eau entraîne vers d'autres rives. Ici, elle ne se contente plus de réfléchir un moi en quête d'unité. Elle devient mouvement, ouverture, circulation. À travers ses récits consacrés aux îles et aux explorations, une métamorphose du symbole aquatique est observée. L'eau, loin d'être un repli vers soi, incarne un espace de rencontre et d'altérité. Elle unit les terres lointaines, elle fait dialoguer les cultures, elle est médiatrice plutôt que miroir fermé. Ainsi, en suivant Diderot, on apprend à regarder autrement. L'eau devient un vecteur d'apprentissage, un espace où se déploient la diversité et la pluralité du monde. L'observateur est invité, lui aussi, à se déprendre de ses certitudes, à accueillir l'autre non comme un étranger, mais comme un partenaire d'humanité. Ce faisant, Diderot engage à une éthique de l'ouverture, qui passe par cette expérience concrète de la fluidité.

Puis vient Bernardin de Saint-Pierre, et avec lui une tonalité nouvelle s'impose. L'observateur entre dans une relation plus tragique, plus vibrante, plus ambivalente avec l'eau. À travers les descriptions lumineuses qu'il donne de la nature, il est d'abord fasciné par l'eau cristalline, par sa limpidité presque morale. Elle tend un idéal qui est celui de la pureté, de l'innocence, de l'harmonie originelle entre l'homme et le monde. L'observateur aspire à ce reflet intact, il s'y projette avec ferveur.

Mais cet idéal, il est compris bien vite, est fragile. À tout moment, le naufrage peut survenir, métamorphosant cette surface de sérénité en abîme menaçant. L'eau, si accueillante, devient alors une force de destruction. Elle engloutit les êtres chers, elle dérobe les repères, elle renvoie à l'impuissance radicale face à la nature et au destin. Aronsson note à ce propos : « La mer peut apporter la destruction même lorsqu'elle affiche un calme trompeur. » (Aronsson, 2008 :119) Chez Bernardin, l'eau est une puissance ambivalente, à la fois source d'élévation spirituelle et emblème du deuil. L'observateur sort de cette lecture bouleversé, plus lucide sur la précarité des idéaux, sur la vulnérabilité inhérente à la condition humaine. L'eau apprend ici non seulement à contempler, mais à consentir à l'éphémère.

Ainsi, au fil de ces expériences littéraires, il est découvert que l'eau, loin de n'être qu'un élément de décor ou un simple motif poétique, devient un partenaire essentiel de la réflexion intérieure. Avec Rousseau, elle guide vers une quête de soi fragile et inachevée. Avec Diderot, elle ouvre à l'altérité, à la relativité des représentations. Avec Bernardin de Saint-Pierre, elle confronte à la condition tragique de l'existence. À chaque étape, elle pousse à penser plus profondément, à sentir plus intensément. En suivant ces écrivains au fil de l'eau, l'observateur s'engage lui aussi dans un mouvement intérieur, toujours recommencé, un mouvement qui épouse celui des flots. Et peut-

L'EAU, MIROIR DES LUMIERES, METAPHORES AQUATIQUES...

être est-ce là l'enseignement le plus précieux qui est retiré de ces lectures : apprendre à penser et à vivre comme l'eau -en fluidité, en résonance, en acceptation des métamorphoses.

Au fil de l'exploration, l'eau s'est révélée un motif d'une richesse inépuisable dans la littérature du XVIIIe siècle. Non seulement elle irrigue les récits, mais elle en porte les dynamiques profondes :

.2. elle est espace de liberté où l'homme tente de se réconcilier avec la nature, force instable qui rappelle la précarité des équilibres, miroir enfin des tourments et des apaisements de l'âme. À travers Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Diderot, il a été vu comment l'eau devient une alliée précieuse pour penser un monde en devenir, où les certitudes vacillent et où l'homme se cherche au gré des courants. En s'appuyant sur les apports de l'imaginaire aquatique, de l'écopoétique et de la narratologie, il a été tenté de mieux cerner la fonction poétique et philosophique de l'eau dans ces œuvres majeures. Ce parcours invite à prolonger la réflexion, car bien d'autres textes du siècle - récits de voyage, correspondances, méditations philosophiques - gagneraient à être relus à l'aune de cette poétique fluide. Loin d'être un simple décor, l'eau est bien un opérateur de pensée et d'écriture au cœur des Lumières. Elle rappelle que, dans ce siècle en quête de clarté, c'est souvent dans la mouvance et la profondeur qu'émerge la vérité du monde et de soi.

Bibliographie

Œuvres primaires

- Diderot, D. (1976). *Supplément au voyage de Bougainville*. Gallimard (Folio).
Rousseau, J.-J. (1959). *Les Confessions*. Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).
Rousseau, J.-J. (1990). *Les rêveries du promeneur solitaire*. Garnier-Flammarion.
Saint-Pierre, J.-H. B. de. (1992). *Paul et Virginie*. Gallimard (Folio classique).

Compléments

- Aronsson, M. (2008). *La thématique de l'eau dans l'œuvre de Marguerite Duras* (Thèse de doctorat). Göteborgs Universitet.
Bachelard, G. (1942). *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*. José Corti.
Gerhardt Stenger. (2013). *Diderot. Le combattant de la liberté*. Perrin.
Hobson, M. (1982). *The object of art: The theory of illusion in eighteenth-century France*. Cambridge University Press.
Jaffré-Cook, O. (2009). *Bernardin de Saint-Pierre après Paul et Virginie : une étude des journaux et de la correspondance sur ses publications au début de la Révolution (1789-1792)* (Thèse de doctorat, Université d'Exeter, T. Wynn, dir.).
<https://ore.exeter.ac.uk/repository/handle/10036/96549>
Leprêtre, É. (Dir.). (2014). *Paul et Virginie. Un exotisme enchanteur*. Musées historiques de la ville du Havre.
Starobinski, J. (1971). *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*. Gallimard.
Thibault, G.-R. (2014). Les demeures itinérantes. In É. Leprêtre (Dir.), *Paul et Virginie. Un exotisme enchanteur* (pp. 118–136). Musées historiques de la ville du Havre.
Valéry, P. (2024, juin). *La mer, la mer toujours recommencée !* Rivages (Petite bibliothèque). Paris : Nouvelle Revue Française (NRF), puis en volume chez Émile-Paul frères.